

issues are explored, ought to be required reading for every historical biographer or biographical historian. That chapter opens and closes with the “shade of an autobiography” (243) — McMillan’s first, and Steedman’s own to conclude. Following that precedent, let an autobiographical shade end this review.

McMillan worked closely with schools and schoolchildren in Deptford, “the poorest area of south-east London”. In 1927, she described it as “the place of deep ford. Very deep and steep it is, the soft black yielding mass under the black waters of Poverty. At every step, one goes down and down...” She describes its “hideous trades,” and claims: “This kind of work leaves its mark on a generation. It is not wiped out in days, or months, perhaps not in years” (115). She was Manager of, among others, Trudley’s Road School in Deptford; perhaps it would have cheered her to know that a boy born in the twenties on Trudley’s Road eventually took advantage of one of the grammar school scholarship places Rose catalogues (207), and climbed out of the place of the deep ford. She might even have smiled to see his daughter writing a review of a book of her life’s project.

Susan Drain
Victoria College
University of Toronto

Joyce E. Salisbury, éd. — *Sex in the Middle Ages. A Book of Essays*. London : Garland, 1991, xv, 258 p. (Garland Reference Library of the Humanities, vol. 1360; Garland Medieval Casebooks, vol. 3).

Dans l’étude des comportements humains, l’histoire de la sexualité a encore un certain mal à trouver sa juste place et il semble toujours y avoir une résistance à en traiter comme de n’importe quel autre aspect de la vie des sociétés. À ce titre, l’analyse des sociétés médiévales ne fait pas exception. Reconnaisant la multiplicité et le caractère éclaté des publications sur la sexualité au Moyen Âge, l’éditrice de ce volume a voulu pallier cette difficulté et faire progresser nos connaissances en rassemblant quatorze textes — dont deux ne sont pas originaux ayant déjà été publiés —, répondant chacun à sa manière aux trois questions autour desquelles, selon elle, devraient tourner toutes les études sur ce sujet : « What were people doing? What did they think about what they were doing? What did they think about what other people were doing? » (xi). Ainsi posée, la question de la sexualité dans le monde médiéval semblera cependant à plusieurs trop étroitement définie et, pour tout dire, un peu simpliste. La description la plus complète des pratiques sexuelles des gens du Moyen Âge ou l’éventail exhaustif de ce que l’on pensait à leur sujet, s’ils étaient possibles, ne pourront jamais servir de substitut à une véritable réflexion sur la place de la sexualité dans l’économie générale du monde médiéval. Le lecteur ne doit pas espérer trouver ici une ébauche de cette synthèse cependant souhaitable.

Dans un essai de thématization et pour corriger le caractère forcément discontinu de ces études de provenances diverses, l’éditrice a réparti les quatorze contributions en quatre sections : « courtship », « disclosure », « diversity » et « public implications ». Ces regroupements n’empêchent pas l’ensemble de demeurer un peu disparate malgré la concentration des recherches sur le Moyen Âge central et

le bas Moyen Âge. Un seul article, en effet, celui de Jane Tibbets Schulenburg, « Saints and Sex ca. 500-1100: Striding Down the Nettled Path of Life », touche le haut Moyen Âge. Par ailleurs, et cela est à fois un avantage et un inconvénient, l'éventail du type de sources utilisées par les auteurs est assez restreint. Les textes juridiques ont peu de place dans cet ensemble. Presque absente également, la pensée des clercs sur une question qui les a pourtant fait beaucoup réfléchir, réflexion qui témoigne de l'évolution de la pensée de l'Église pour trouver à la sexualité une place dans l'économie générale du salut. La grande majorité des sources utilisées sont des sources littéraires, sagas, sources romanesques ou poétiques, littérature médicale, etc. Les problèmes d'interprétation posés par ce type de sources ne sont ni suffisamment évoqués ni sérieusement approfondis. Quel écart, par exemple, existait-il entre ces récits, fruits en partie de l'imagination, et la réalité vécue ? Bien avisé qui saurait le dire ! Certains auteurs se laissent trop facilement attirer par une interprétation littérale. On trouvera un bon exemple de cela dans l'article de Richard Kieckhefer, « Erotic Magic in Medieval Europe », qui, tout en ouvrant la discussion sur le caractère probablement plus théorique que pratique des écrits sur lesquels il base son analyse, n'en affirme pas moins, au vu de certaines « recettes » étonnantes, que les gens du Moyen Âge « were indeed desperate [for sexual encounters] » (33). C'est, nous semble-t-il, passer un peu vite de la littérature à la vie quotidienne !

La difficulté d'interprétation est encore accrue quand ces textes sont difficiles à dater comme c'est le cas des sagas nordiques dont s'inspirent trois des études réunies dans ce volume. Ces sources donnent d'ailleurs une vision très contrastée d'où il n'est guère possible de tirer des conclusions unifiantes. En témoignent deux contributions, celle de Jenny Jochens, « Before the Male Gaze: The Absence of the Female Body in Old Norse », et celle de Cathy Jorgensen Itnyre, « A Smorgasbord of Sexual Practices ». Ces deux auteures ont puisé leurs informations des mêmes sagas, à peu de choses près : Grágás, Eyrbyggja saga, Grettis saga, Laxdøla saga, Sturlunga saga, Egils saga, Njáls saga. Ne trouvant pas dans la littérature nordique cette fascination masculine (« male gaze ») pour le corps féminin, à l'exception de la chevelure, Jenny Jochens en attribue l'absence... au climat (!) et aux vêtements très enveloppants et peu révélateurs des formes féminines en usage dans les pays nordiques. On hésitera à bon droit devant cette conclusion déterministe. On pourrait davantage penser, entre autres possibilités d'interprétation, à la nature même des textes analysés. Comme l'auteure l'a elle-même très bien souligné, « the main interest in sagas is in 'Bloodtaking and Peacemaking' » (3). Il ne s'agit donc pas d'une littérature vouée à la glorification de la beauté féminine ni d'une littérature courtoise toute tournée vers la femme dont on veut se faire aimer ou dont on est aimé. On a ici des récits où la femme apparaît comme un enjeu politique et un élément de stabilité sociale dans une société prompte aux antagonismes. Il n'est peut-être pas alors étonnant que la beauté corporelle et le vêtement qui la souligne n'aient pas été les premiers éléments retenus dans la louange d'une femme. Au contraire, l'habillement féminin est ici un important indice politique. Garant de la valeur et de la noblesse de la famille dont la femme est issue, il annonce à sa manière qu'elle fera l'honneur de son mari et garantira la stabilité de l'alliance entre les familles. L'absence de description du corps féminin dans ces textes n'est donc pas, comme le dit très bien l'A., un effet de la modestie ou de la morale. On s'en convaincra d'ailleurs facilement à la lecture du travail de Cathy Jorgensen Itnyre qui énumère dans son « Smorgasbord » toutes les variantes des pratiques sexuelles des peuples du Nord. Ces textes manifestent une liberté très grande qui contraste avec les prescriptions religieuses. Bien qu'ils soient difficiles à dater, ils n'en témoigneraient probablement pas moins, à leur façon, de la résistance à la

pénétration de la morale chrétienne dans ces régions éloignées. Il faut cependant souligner que l'Occident chrétien lui-même n'a pas manqué de témoins de ce type de littérature osée. Il faudrait peut-être davantage parler du maintien, malgré la morale chrétienne, d'une liberté d'imagination et d'une audace qui n'ont jamais été totalement étouffées.

Quelques articles méritent particulièrement d'être signalés pour leur ouverture vers une réflexion et une discussion plus approfondie de certains thèmes. Pierre J. Payer, « Sex and Confession in the Thirteenth Century », après une présentation assez descriptive de quelques manuels de confession et de l'influence du 4^e Concile du Latran, s'interroge à bon droit mais trop brièvement sur la place prise par la sexualité dans l'univers pénitentiel de l'Occident chrétien. Vuc comme une déviation, la concupiscence aurait été perçue comme la tendance la plus difficile à juguler chez l'homme, même après l'effacement de la faute originelle par le baptême. Faut-il voir dans ce jugement, comme le souligne J. Salisbury (« Bestiality in the Middle Ages »), un reflet de la réflexion des théologiens sur les différences entre l'homme et l'animal, la sexualité étant chez l'homme ce qui le rapproche le plus de l'animal, ou sur la possibilité, évoquée avec une vigueur sans cesse accrue, de l'irruption du diable dans la vie des hommes ? Quoi qu'il en soit, pour contrôler cette concupiscence, il fallait des moyens extraordinaires dont le développement de la confession individuelle aurait favorisé la mise en place. Ayant échoué à imposer par la persuasion son éthique sexuelle, l'Église aurait alors cherché à exercer un contrôle plus strict dans le secret du confessionnal.

Enfin, le bref article de James A. Brundage, « The Politics of Sodomy: Rex v. Pons Hugh de Ampurias (1311) », d'abord paru dans *In iure Veritas: Studies in Canon Law in Memory of Schafer Williams*, vient rappeler que, dans la société médiévale, la sexualité était aussi matière de politique et que l'on ne pouvait impunément et librement choisir son « orientation sexuelle ». Cet aspect de la vie sexuelle qui en soumet l'exercice — et non seulement la privation évoquée par Jane Tibbetts Schulenburg à propos des vies de saints — à des considérations totalement étrangères à la vie personnelle et privée aurait pu être évoqué plus vigoureusement dans ce recueil.

Ce volume cherche davantage à satisfaire la curiosité qu'à élaborer un début de synthèse sur une question très complexe. Le lecteur y trouvera nombre de recettes et des descriptions fort éloquentes. Ont-elles vraiment de quoi nous étonner et l'homme médiéval qu'elles révèlent était-il si radicalement différent de celui du XX^e siècle ? On peut en douter. Mais le plus important n'est pas là. Comment la sexualité était-elle intégrée dans l'univers médiéval et quelle part jouait-elle dans cet ensemble particulier où public et privé se rejoignaient et où le politique, le religieux et l'économique étaient si étroitement liés ? Sur ce point, la contribution apportée par ce volume est malheureusement bien mince.

Denise Angers
Université de Montréal